

La nouvelle naissance, les deux natures et la marche par l'Esprit

« Il vous faut être nés de nouveau »

Jean 3, 7

Qu'est-ce que la nouvelle naissance ?

La Parole de Dieu, au troisième chapitre de l'évangile de Jean, est profondément solennelle pour chaque pauvre pécheur dans ce monde. « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu » (Jean 3, 3). Elle coupe à leur racine toutes les prétentions, la religion et la propre justice de l'homme.

Lecteur, si vous voulez voir Dieu autrement que comme un juste juge, si vous voulez passer une éternité dans Sa présence où il y a abondance de joie, si vous voulez être sauvé d'une éternité de malheur avec les réprouvés, avec le diable et ses anges, « il vous faut être né de nouveau » [Jean 3, 7]. Arrêtez-vous, je vous en supplie, et pesez bien cela, car à cette vérité est lié le sort éternel de votre âme. Qui que vous soyez, dans quelque état ou dans quelque position que vous vous trouviez aujourd'hui, s'il s'agit du ciel et de ce que vous êtes devant Dieu, vous êtes un pécheur ; et devant Ses yeux, entre tous les hommes, « il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu » [Rom. 3, 22-23]. Hommes moraux et immoraux — religieux ou profanes — sobres ou intempérants — honnêtes gens ou coquins — jeunes ou vieux — savants ou ignorants — riches ou pauvres — grands de la terre ou gens de bas étage, *tous* sont égaux devant Dieu, c'est-à-dire « des pécheurs » ! Si vous voulez voir Dieu dans la lumière et demeurer avec Lui à jamais, « il vous faut être nés de nouveau ».

La grâce de Dieu dans l'évangile apporte le salut à l'homme *perdu* (Tite 2, 11) ! Elle le traite comme tel. C'est là ce qui distingue cette grâce d'avec les dispensations antérieures de Dieu. Celles-ci ne plaçaient pas l'homme sur ce terrain. La loi, par exemple, faisait appel à sa responsabilité ; elle s'adressait à lui comme étant capable de faire quelque chose pour son salut. Dieu savait dès le commencement ce qu'il y avait dans le cœur de l'homme et ce qu'était « toute chair » ; mais Il a donné la loi, afin de prouver cette vérité au cœur et à la conscience de l'homme.

L'évangile est introduit « à la fin des temps », c'est-à-dire à la fin des dispensations de Dieu, avant le jugement ; il proclame ce grand fait que l'homme est *perdu*. Beaucoup de gens s'abusent en pensant qu'ils sont encore dans une position où Dieu les met à l'épreuve comme Il l'a fait avant la proclamation de l'évangile. Mais il n'en est pas ainsi. Cette partie de l'histoire de l'homme s'est terminée à la croix de Christ, après avoir duré plus de quatre mille ans.

Lorsque Dieu chassa Adam hors du jardin d'Éden, *Il savait* ce qu'était l'homme ; toutefois Il éprouva la race déchue sous diverses dispensations, afin qu'elle fût sans excuse et que sa ruine totale fût clairement démontrée. Ainsi la conscience de chacun devrait fléchir, elle *doit* fléchir désormais devant le fait que l'homme a été pesé à la balance, plusieurs fois pesé — et qu'il a été trouvé « léger » [Dan. 5, 27].

Pauvre pécheur qui périssez, si seulement vous vous soumettiez à la sentence que Dieu a prononcée sur vous et que vous acceptiez *Son* remède, au lieu d'essayer les moyens que vous suggèrent les pécheurs vos compagnons, moyens qui flattent l'orgueil de votre cœur en vous engageant à l'activité, en vous poussant à prier, à être religieux, ascétique même, ou à recevoir telle ou telle élucubration de l'imagination si fertile de la pensée humaine ! Les uns peut-être vous présentent Christ pour réparer vos manquements, ou comme supplément à vos efforts pour obtenir le salut. D'autres vous disent — et votre misérable vanité est toute disposée à le croire — que vous pouvez par vous-mêmes faire votre salut, par votre propre volonté devenir enfant de Dieu, naître de nouveau... Pauvres inventions d'un cerveau humain qui n'a jamais mesuré le péché en la présence de Dieu, ni compris ce qu'est l'homme devant Lui !

C'est une grâce de Dieu, d'être amené à accepter clairement, simplement, d'une manière positive, le fait que l'homme est perdu sans ressource, incapable par lui-même d'aucun effort vers le bien, « mort dans ses fautes et dans ses péchés » [Éph. 2, 1], « sans force », ne recherchant ni Dieu, ni cette sainteté « sans laquelle nul ne verra le Seigneur » [Héb. 12, 14]. — Que Dieu vous l'accorde, cher lecteur, par Celui qui a proclamé le remède afin que tout pécheur en profite.

Nous lisons dans l'évangile que plusieurs crurent en Jésus, contemplant les miracles qu'Il faisait : « mais il ne se fiait pas à eux, parce qu'il connaissait tous les hommes, et qu'il n'avait pas besoin que quelqu'un rendît témoignage au sujet de l'homme ; car lui-même connaissait ce qui était dans l'homme » (Jean 2, 23-25). La même nature qui est en vous maintenant, a contemplé Jésus accomplissant les grands desseins de Dieu et a cru ce qu'elle n'a pu nier ; mais une *foi* de *cette* nature ne fit jamais entrer une seule âme dans le ciel. Vous dites peut-être avec des milliers de vos semblables : « Je crois en Jésus Christ ; je crois qu'il est mort pour les pécheurs, qu'il est ressuscité, monté au ciel... » ; et pourtant il est possible que vous soyez encore de ceux auxquels Jésus ne s'est pas révélé jusqu'ici et qui n'ont aucune part avec Lui.

Je n'écris pas ceci pour décourager les âmes, surtout celles qui auraient la plus petite parcelle de vraie *foi* en Jésus, Dieu m'en préserve. Mais le désir de mon cœur est d'amener le formaliste, l'indifférent, celui qui professe une religion sans force, si ces lignes lui tombent sous les yeux, à juger de son état à la lumière de ces solennelles vérités.

Si une fois nous reconnaissons qu'il *faut* être « né de nouveau » pour voir le royaume de Dieu ou pour y entrer, nous pouvons aller plus loin et rechercher par

quelle voie pleine de grâce Dieu révèle, non seulement la ruine de la créature, mais encore ce qu'Il a fait pour elle en déployant Sa riche miséricorde envers tous dans le don de Son Fils.

Vous direz peut-être : « Comment puis-je naître de nouveau ? Je désire de tout mon cœur arriver à « cette nouvelle naissance » ; mais comment y parvenir ? ». Eh bien ! le Seigneur Lui-même nous répond. Nicodème étonné, lui aussi, demandait : « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il entrer une seconde fois dans le sein de sa mère et naître ? » [Jean 3, 4]. Jésus lui répond : « En vérité, en vérité, je te dis : Si quelqu'un n'est *né d'eau et de l'Esprit*, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu » [Jean 3, 5], ce qui signifie simplement que la Parole de Dieu, « l'eau », arrivant à la conscience du pécheur par la puissance de l'Esprit de Dieu et étant reçue par la foi dans l'âme, produit une nature que l'homme *n'avait jamais eue auparavant*. La réception de la Parole peut être le résultat d'une prédication, d'une lecture, de quelque autre des mille moyens employés par Dieu pour lui donner entrée dans l'âme ; car le premier principe de cette nouvelle nature est *la foi*, et « la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu » (Rom. 10, 17).

Mais quelqu'un demandera peut-être : « Est-ce que l'eau dont il est question ici, ne serait pas, à la lettre, *de l'eau*, l'eau du baptême, plutôt que la Parole comme on vient de le dire ? ». La réponse est simple. « S'il s'agissait de l'eau du baptême, aucun des saints de l'ancienne alliance n'aurait pu avoir cette nouvelle nature et aucun d'eux par conséquent ne pourrait avoir place dans le royaume de Dieu » Le baptême est le signe de la mort ; — naître d'eau et de l'Esprit, est la réception de la vie.. Il n'a jamais été même question de l'eau du baptême avant Jean-Baptiste, et le Seigneur déclare la nouvelle naissance positivement nécessaire pour tous, s'étonnant que Nicodème ne connût pas ces choses par les prophètes. Mais les prophètes n'ont rien su de l'eau du baptême ; — Ézéchiel avait parlé de la promesse que Jéhovah fit à Israël de le retirer d'entre les nations et de l'amener dans la terre de Canaan où Il répandrait sur eux « *des eaux pures* » et mettrait au-dedans d'eux « *son Esprit* », les purifiant de toute souillure, etc. (lisez attentivement Éz. 36, 24-27).

La Parole de Dieu est comparée à de l'eau en Éphésiens 5, 26 ; elle est ce qui purifie moralement. Christ sanctifie l'Église, « la purifiant par le *lavage d'eau par la parole* ». Jacques (chap. 1, 18) parle dans le même sens, disant : « De sa propre volonté, il nous a engendrés *par la parole* de la vérité ». Dans 1 Pierre aussi, chapitre 1, 23, nous lisons : « Vous qui êtes régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente *parole de Dieu* » ; et enfin le Seigneur ajoute Lui-même (Jean 15) : « Vous, vous êtes déjà nets, à cause de la parole que je vous ai dite ». Ces passages montrent clairement que « l'eau » et « la parole » sont identiques.

Mais ne faut-il pas que la nature mauvaise de l'homme, ainsi que tous les péchés qu'elle produit, soient ôtés et abolis, si l'homme doit être fait participant d'une

nouvelle nature? Oui, certes. La nature qui a offensé Dieu doit être bannie de Sa présence, de même que les fruits qui en sont l'effet. La sainteté de Dieu le demande; Sa justice l'exige, et elle doit être satisfaite. Tout ce qui tient au péché doit être balayé de devant Dieu pour toujours, afin qu'Il soit libre, pour ainsi dire, de conférer la nouvelle nature à chaque pauvre pécheur qui croit.

Dieu nous montre l'homme succombant sous les effets du péché, sous une sentence de mort. Comment donc la condamnation peut-elle être ôtée, car Dieu ne révoque pas la sentence de mort qu'Il a prononcée, comme si elle eût été une erreur de Sa part?... Voyez les Israélites dans le désert : en proie aux morsures des serpents brûlants, ils crièrent à l'Éternel, et l'Éternel ne retira pas les serpents, mais Il fournit un remède qui répondait aux exigences de Sa gloire; et ceux qui tournèrent leurs yeux vers le serpent d'airain que Moïse leur présentait de Sa part, furent guéris... [Nomb. 21, 9] Il en est de même pour ce qui nous concerne : nous lisons, qu'afin d'ôter la condamnation sous laquelle gémissent les pauvres pécheurs, il a fallu que le Fils de l'homme fût élevé — fait péché — qu'Il mourût sous l'effet du jugement de Dieu contre le péché, pour devenir l'objet de la foi de pécheurs qui s'en allaient mourir, afin que quiconque croit en Lui ne pérît pas, et échappant à la condamnation éternelle, ne fût pas seulement « né de nouveau », mais eût « *la vie éternelle* » [Jean 3, 16].

Quel spectacle pour une pauvre âme qui va périr : le Fils de l'homme, le Saint et le Juste, portant en Sa personne immaculée la malédiction d'une loi violée, le jugement de Dieu contre l'homme déchu, les péchés et la nature qui les a produits et qui avait offensé Dieu, afin que tout pauvre pécheur regardant avec foi à Jésus, à la croix, fût délivré à jamais de *tout* ce qui séparait son âme de Dieu.

Tel est le remède que Dieu a préparé pour vous, pécheurs :... regardez donc vers Lui, et vivez!... Sentez-vous que vous avez besoin d'un Sauveur? Dieu vous en a donné un. Était-ce pour vous qu'Il l'envoya? Certainement. Et pourquoi? Parce que vous aviez besoin de Lui. Bienheureuse pensée! Un seul simple regard de foi jeté sur la croix vous dit de la part de Dieu que tout ce qui vous séparait de Lui est ôté, que la propitiation a été faite pour vous, que vos péchés (la racine et les branches) ont été expiés et ont été abolis à jamais, et que vous possédez maintenant ce que vous n'avez jamais eu, « la vie éternelle » : — non seulement que vous êtes né de nouveau, mais que, croyant au Fils de l'homme qui a été élevé et crucifié, vous avez « la vie éternelle ».

Vous voyez, bien-aimés, que Jésus n'est pas mort seulement pour ôter vos péchés et votre nature mauvaise, mais qu'Il est mort pour que vous *viviez*, que vous ayez la vie éternelle *dès à présent*. Le double effet de Son œuvre est révélé en ces termes par l'apôtre Jean (1 Jean 4, 9, 10) : « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par Lui ». Nous recevons la vie par Lui et en Lui. Mais il y a plus : « En

ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima et qu'il envoya son Fils pour être *la propitiation pour nos péchés* ».

Cher lecteur, que cette précieuse part devienne la vôtre pour l'amour de Son nom !

La repentance

Nous avons vu dans le chapitre précédent que l'homme est « né de nouveau » par la foi à la Parole de Dieu appliquée à la conscience par la puissance de l'Esprit ou, pour parler plus simplement, par la foi au témoignage de Dieu par Sa Parole, quel que soit l'objet qu'Il présente ou le moyen dont Dieu se sert pour communiquer Sa Parole. La foi est le premier principe de la nouvelle nature. « La foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu » (Rom. 10, 17).

Nous avons vu encore que la réception de cette nouvelle nature par la foi au témoignage de Dieu, est aussi, pour quiconque croit, « la vie éternelle ».

Mais il y a une chose qui *accompagne* invariablement la nouvelle naissance et qui souvent trouble l'âme anxieuse qui cherche la paix. Je veux parler de la *repentance*. — Cette œuvre importante que Dieu opère au-dedans de nous est si peu comprise, on l'explique de tant de manières confuses ou erronées, que je désire la placer simplement devant mon lecteur, selon que Dieu m'en fera la grâce.

En traitant ce sujet je voudrais établir d'abord un fait, c'est qu'il n'y a jamais une œuvre réelle de Dieu dans l'âme, qui ne soit accompagnée de vraie repentance. On a troublé des âmes en disant que la repentance est une *préparation nécessaire à la foi* et à la réception de l'évangile, qu'elle *précède* la foi et, par conséquent, la nouvelle naissance, dans une âme. Mais je puis affirmer que, dans *toute* l'Écriture, *partout* où l'œuvre de la repentance est mentionnée comme doctrine, ou qu'il est question de ses fruits dans l'âme, elle est présentée comme *suivant* la foi *invariablement*. Je ne veux point dire qu'elle ne précède pas *la paix*. Le croyant peut être longtemps avant de connaître la paix avec Dieu ; mais l'œuvre de la repentance *suit* toujours *la foi*, et par conséquent *accompagne toujours la nouvelle naissance*.

Beaucoup de gens croient que la repentance est le chagrin d'avoir péché, et qu'il faut avoir éprouvé ce sentiment à un certain degré avant d'être en état de percevoir l'évangile. D'autres se jettent dans l'extrême opposé, et ne voient dans la repentance qu'un changement de sentiment à l'égard de Dieu. Ces deux manières de voir sont également fausses. Sans doute, comme le dit l'apôtre : « La tristesse qui est selon Dieu opère une repentance à salut dont on n'a pas de regret » (2 Cor. 7, 10). Les Corinthiens étaient convertis depuis longtemps, quand Paul s'adressait ainsi à eux ; mais la tristesse de leur cœur à l'endroit de ce dont Paul les accusait, les porta à juger leurs voies sous la puissance de la Parole qui leur était adressée par son moyen. Ailleurs, nous lisons : « La bonté de Dieu te pousse à la repentance » (Rom. 2, 4). D'un côté donc la tristesse selon Dieu opère la repentance, de l'autre la

bonté de Dieu y pousse ; mais ni l'une ni l'autre de ces choses ne sont la repentance. La repentance est le jugement que je porte sur moi-même et sur tout ce qui est en moi, en présence de ce que Dieu m'a révélé et déclaré.

Pour nous rendre plus clairement compte de ce que je veux dire, passons maintenant en revue quelques-uns des exemples de repentance que nous fournit la Parole de Dieu.

Jonas le prophète fut envoyé aux habitants de Ninive pour leur annoncer le jugement qui allait tomber sur eux : « Encore quarante jours, et Ninive sera renversée ! ». Le résultat de sa prédication fut que « les hommes de Ninive crurent Dieu... et se vêtirent de sacs, depuis les plus grands d'entre eux jusqu'aux plus petits » (Jon. 3, 4, 5). Il y avait là une œuvre véritable de repentance, qui suivit la foi à la parole de Dieu, prêchée par Jonas, et qui en était la conséquence. Ailleurs nous lisons : « Des hommes de Ninive... se sont repentis à la prédication de Jonas » (Matt. 12, 41). Il y avait là un vrai jugement de soi-même en présence du témoignage de Dieu. La repentance est donc le jugement que nous portons sur nous-mêmes et sur tout ce qui est en nous, sous l'effet du témoignage de Dieu auquel nous avons cru.

Nous trouvons un autre exemple de repentance dans le passage d'Ézéchiel que nous avons cité à propos de la nouvelle naissance. Il y est question de la nouvelle naissance, d'eau et de l'Esprit, qui est nécessaire pour qu'Israël puisse avoir part aux bénédictions terrestres du royaume. « Je répandrai sur vous des eaux pures... : je mettrai mon Esprit au-dedans de vous... *Et* vous vous souviendrez de vos mauvaises voies et de vos actions qui ne sont pas bonnes, et vous aurez horreur de vous-mêmes à cause de vos iniquités et à cause de vos abominations » (Éz. 36, 25-31). Ici, nous voyons encore une œuvre véritable de repentance dans une âme née de nouveau, d'eau et de l'Esprit.

Le témoignage que Jean-Baptiste apportait à Israël était : « Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché » (Matt. 3, 1, 2). La foi à ce témoignage opéra la vraie repentance dans les âmes de ceux qui se faisaient baptiser par Jean : ils se jugeaient, eux et leur état, indignes du royaume de Dieu ; et ils produisirent des fruits convenables à la repentance — des fruits qui prouvaient la sincérité du jugement qu'ils portaient sur eux-mêmes et la juste appréciation qu'ils faisaient de leur condition devant Dieu.

Le Seigneur Jésus Lui-même prêche en Galilée, disant : « Le temps est accompli, et le royaume de Dieu s'est approché : repentez-vous et croyez à l'évangile » (Marc 1, 15). Comment les Galiléens se seraient-ils repentis avant d'avoir cru la bonne nouvelle du royaume ? La foi au témoignage qui Lui était rendu produisit la repentance ou le jugement de soi-même eu égard à ce témoignage.

Jésus ressuscité envoie Ses disciples (Luc 24, 47), voulant « que la repentance et la rémission des péchés fussent prêchées en son nom à toutes les nations, en

commençant par Jérusalem ». Ces choses étaient annoncées *en Son nom* ; et sans la *foi en Son nom*, ni la repentance ni la rémission des péchés ne peuvent suivre.

On peut tirer de la Parole de Dieu bien d'autres exemples démontrant que la véritable repentance est toujours précédée par la foi au témoignage de Dieu et est inséparable de la nouvelle nature qui, par la réception du témoignage, est implantée dans l'âme.

Quand une âme est née de nouveau, quand elle a reçu cette nouvelle nature qu'elle ne possédait pas auparavant, elle commence à découvrir l'activité de l'ancienne. Quelquefois ce travail est très profond, très long ; et souvent l'âme passe par les plus tristes expériences avant de trouver la paix, allant peut-être jusqu'à douter de son salut et de son adoption.

Peut-être êtes-vous dans ce cas, cher lecteur ? Vous êtes malheureux, tourmenté ? Il vous souvient d'un temps où aucun trouble intérieur n'inquiétait le cours paisible de votre vie. Vous n'aviez alors qu'une *nature* : vous étiez simplement un pécheur. La Parole de Dieu dès lors a réveillé votre conscience et vous a rendu malheureux. Vous avez d'heureux moments d'espérance, peut-être, en pensant à l'amour et à la grâce de Dieu, à la tendresse de Christ pour les pauvres âmes perdues ; puis viennent les accusations de votre conscience et d'une loi violée ; vous sentez que vous avez négligé ce que vous saviez être bien et que vous avez pratiqué le mal, et que vous vous êtes adonné à des choses indignes de Dieu ; — et votre âme est troublée ; vous n'avez point de paix. Votre état n'est-il pas semblable à celui du prodigue, alors qu'il retournait vers son père, incertain de la réception qui lui serait faite, songeant tantôt à ses haillons et à sa souillure, tantôt à l'abondance et à la richesse de la maison paternelle [Luc 15, 17-19] ? — Mais c'est précisément la nouvelle nature que vous possédez maintenant qui vous fait découvrir l'activité et les œuvres de l'ancienne. Aussi longtemps que vous n'aviez pas cette nouvelle nature, il n'y avait pas de trouble dans votre âme, mais maintenant le tourment même qui vous poursuit est le résultat de l'existence chez vous de la nouvelle nature que vous ne possédiez pas auparavant. Ayant une nouvelle nature qui aime les choses de Dieu et a sa source dans l'Esprit de Dieu, vous avez appris à détester ce qu'elle découvre en vous, et vous soupirez après la paix ; c'est pourquoi considérez soigneusement l'état d'âme qui est décrit au chapitre 7 de l'épître aux Romains, versets 14 et 15.

Une âme ainsi exercée cherche la paix en essayant de faire des progrès et de remporter des victoires sur elle-même. Elle pense trouver la paix en détruisant les mauvais désirs, en domptant le caractère naturel et les passions qui l'agitent. En d'autres termes, on cherche la paix en tâchant de devenir meilleur, *au lieu de renoncer à toute prétention et à toute espérance semblables et de se reposer entièrement et uniquement sur Christ*, qui a passé à travers les vagues et les flots du jugement, non seulement pour ôter les péchés qui troublent la conscience, mais encore pour que la mauvaise nature qui tourmente et angoisse le cœur trouvât sa

fin à la croix. Quand il fut démontré que vous étiez absolument sans force, incapable de rien faire pour vous délivrer, Jésus vint subir devant Dieu le jugement prononcé contre vous. Il mourut sur la croix ; et Dieu, en Le ressuscitant d'entre les morts, vous transporta en Lui *de l'autre côté* de la tombe, afin que vous viviez maintenant de Sa vie en résurrection, dans une position qui est le fruit de la rédemption — de la vie de Son Fils, la nature qui vous trouble étant condamnée et mise de côté pour toujours. Quel bonheur de découvrir que Dieu maintenant ne reconnaît que l'homme *nouveau* ! Quelle douceur de savoir que ces douloureuses expériences par lesquelles l'âme doit passer, sont l'école à laquelle nous apprenons ce qu'est la vieille nature aux yeux de Dieu, et qu'elles sont une œuvre véritable de repentance dans l'âme ! Dieu a exécuté sur votre vieil homme, dans le jugement de la croix, la sentence de mort prononcée contre lui. Il n'entreprend pas de *l'améliorer* en aucune manière. Son témoignage est qu'Il vous a donné la vie éternelle en Son Fils (1 Jean 5, 11-13) ; c'est cette vie et cette vie seulement qu'Il reconnaît, qu'Il dirige et par laquelle Il vous forme et vous instruit par la puissance de Son Esprit, traitant le vieil homme comme ayant pris fin à la croix (Rom. 6, 6, 7). La vieille nature, « la chair », existe cependant encore en vous, aussi longtemps que vous êtes dans ce corps, et l'Esprit, par l'intercession de Christ, agit sur votre conscience à son sujet, ne vous laissant jamais insensible à son activité, quoique ne vous *l'imputant* jamais, afin que vous continuiez à la juger vous-même et que, étant occupé de Christ qui est votre vie, vous la teniez toujours à cette place de mort que Dieu lui a faite, pour que la seule vie de Jésus soit active dans votre corps.

Dans le chapitre suivant, nous examinerons, s'il plaît au Seigneur, le fait si important à comprendre, que Dieu ne change, n'ôte, ni n'améliore à aucun degré le vieil homme. Les deux natures demeurent aussi distinctes que possible ; mais il n'y a pour le chrétien aucune obligation ou nécessité de vivre dans la pratique ou la puissance d'une autre nature que la nouvelle *seulement*, ou plutôt c'est là ce que Dieu attend de vous en tout temps.

Deux natures

La vieille nature demeure et n'est pas changée.

Nous avons vu dans le chapitre premier, qu'il est absolument nécessaire pour l'homme d'être né de nouveau, s'il veut voir le royaume de Dieu ou y entrer. Cette grande vérité ressort du chapitre 3 de l'évangile de Jean. L'histoire morale de l'homme était achevée lorsque le Fils de Dieu descendit sur la terre. S'il eût été possible pour l'homme en la chair, c'est-à-dire pour l'homme dans son état de pécheur et de créature responsable devant Dieu, d'être rétabli et ramené à Dieu, cela se serait manifesté en ce qu'il aurait reçu Christ lorsque Celui-ci vint. On aurait vu que, bien que pécheur, l'homme dans la chair pouvait être restauré. Mais non ! « Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui ; et le monde ne l'a pas connu ». « Il vint chez soi ; et les siens ne l'ont pas reçu » [Jean 1, 10-11]. Combien il est

important que le pécheur accepte sa ruine totale et irréparable. C'est dans cette condition que Dieu vient le trouver pour lui révéler le dessein de Son cœur dans le don « de la vie éternelle que Dieu, qui ne peut mentir, a promise avant les temps des siècles » (Tite 1, 2 ; comp. Rom. 6, 23 ; 1 Jean 5, 6-13). L'homme est dans la même condition qu'Israël au chapitre 21 des Nombres, lequel, après avoir erré trente-neuf ans par le désert, parlait contre Dieu, avait pris en dégoût le « pain misérable » qui lui était envoyé du ciel, et mourait de la morsure des serpents ardents. Il n'y avait rien à *améliorer* en lui ; alors Dieu intervient en grâce selon Son propre dessein : *Il donne la vie où il n'y a que la mort !*

Au chapitre 3 de l'évangile de Jean, Dieu révèle Ses desseins par le moyen de Son Fils. Il n'améliore pas l'homme tel qu'Il le trouve ; Il donne la vie éternelle. C'est pourquoi « il faut que le Fils de l'homme soit élevé » [v. 14]. Un Christ rejeté du monde, cloué à la croix, portant en Son corps le jugement de Dieu contre le péché, est la porte par laquelle tout pécheur peut sortir de sa demeure charnelle de mort et de ruine irréparable, pour entrer par la résurrection de Christ dans une sphère nouvelle, la vie éternelle (Rom. 5, 18-21 ; 6, 5-11). Le Fils de l'homme sur la croix porte la colère et le jugement de Dieu contre le vieil homme, ôtant ce qui a offensé Dieu, et laissant ainsi Dieu libre (si on peut parler ainsi) de conférer la vie éternelle en Christ, comme don de Sa part, à tout pécheur qui croit.

Mais si, à cause de l'état de l'homme, il a fallu que Christ endurât la croix, la gloire de la croix n'est pas bornée là. L'homme a des besoins, mais Dieu a voulu aussi se révéler *Lui-même*. Il envoie Son Fils sur la terre, ministre de grâce pour publier que la pensée de Dieu, le dessein de Celui que l'homme a méconnu, que Satan a calomnié, ont été de constater en caractères indélébiles à la face de l'univers entier que : « Dieu est amour » [1 Jean 4, 8, 16]. Par un effet de cet amour, Il nous a envoyé, sans que nous le demandions, ce qu'Il avait de plus cher et de plus précieux, Son Fils unique et bien-aimé, afin de se révéler Lui-même, en sorte que l'homme connût Dieu. « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3, 16).

Le don de la vie éternelle n'améliore en aucune façon le vieil homme et ne le détruit pas, bien que *judiciairement* il prenne fin à la croix. La vie éternelle n'est pas non plus quelque chose d'indépendant de Christ. « C'est ici le témoignage : que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est *dans son Fils* » (1 Jean 5, 11, 12).

Lecteur, avez-vous compris *cela* ? Avez-vous appris que votre nature mauvaise, telle qu'elle est en elle-même, n'entrera jamais devant Dieu ? Avez-vous accepté la vie éternelle dans le Fils de Dieu, en vous tenant vous-même pour mort, en tenant le vieil homme pour crucifié, comme Dieu le fait (Rom. 6, 6-11) ?

C'est *par la mort* que le pécheur qui croit a part à cette vie. Le pécheur gît dans la mort. « Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans l'incirconcision de votre chair, etc. » (Col. 2). Dieu a envoyé Son propre Fils en sacrifice pour le

péché. Christ entre dans le domaine de la mort. En y entrant, Il porte si complètement le jugement prononcé contre l'homme, que Dieu, glorifié dans Sa nature et dans tous Ses attributs par la perfection de l'œuvre de l'expiation, Le ressuscite d'entre les morts et de dessous le jugement ; et tous ceux qui croient « sont ressuscités ensemble... dans le Christ Jésus » (Éph. 2, 1-11). Le chrétien vit maintenant « en Christ » devant Dieu (2 Cor. 5, 17-21) : Dieu ne reconnaît pas d'autre vie que celle-là ; Il nous a *vivifiés*, « nous ayant pardonné toutes nos fautes » (Col. 2, 13). Nos péchés sont restés dans le sépulcre dont Christ est sorti ; le péché, le principe de la vieille nature, a été expié et ôté judiciairement à la mort de Christ ; le croyant vit maintenant *de l'autre côté* de la mort et du jugement, en Celui qui a été mort et qui est ressuscité, quoique en même temps la vieille nature demeure en lui. Cette vie éternelle est quelque chose qu'il n'avait pas auparavant ; mais maintenant il est enfant de Dieu, ayant dépouillé « le vieil homme » et ayant revêtu le « nouvel homme » (voyez Éph. 4, 21-24 ; Col. 3, 9, 10 ; comp. aussi 1 Jean 3, 1, 2).

Il est important que nous comprenions clairement ce point sur lequel tant de gens se trompent. Quant à la condamnation devant Dieu, la vieille nature est mise de côté, racines et branches, arbre et fruits ; elle a disparu pour toujours. Dieu ne voit pas le croyant « dans la chair » ; mais en même temps, il n'est pas moins vrai que la vieille nature, « le péché », demeure *en* nous : — un ennemi qu'il faut traiter comme tel et qu'il faut vaincre. Le chrétien portera cette nature avec lui jusqu'à ce qu'il meure ou qu'il soit changé à la venue de Christ.

Dieu a cherché du fruit chez l'homme en la chair, mais Il n'en a point trouvé. Le Seigneur Jésus, pendant l'exercice de Son ministère, dans l'évangile, s'est toujours adressé à l'homme en la chair comme responsable dans cet état. Après l'avoir éprouvé et avoir trouvé qu'il n'avait point produit de fruit, nous L'entendons dire : « L'esprit est prompt, mais la chair est faible » [Matt. 26, 41]. Alors Il se charge du jugement que la chair méritait : Il meurt, puis ressuscite d'entre les morts et communique Sa propre vie de résurrection, comme don de Dieu, au pécheur qui croit et qui vit maintenant en Lui : Christ est sa vie ; sa vie est cachée avec le Christ en Dieu (Col. 3, 3, 4). Dieu désormais ne cherche plus de fruit auprès du vieil homme : Il ne s'adresse plus à lui, ni ne le reconnaît en aucune façon. Il y a des âmes qui, n'étant pas affranchies, reconnaissent encore ce vieil arbre et cherchent à lui faire porter du bon fruit, essayant, souvent avec un ardent désir et une grande angoisse, mais par leur propre force, de combattre les mouvements de la chair qu'ils savent devoir être réprimés devant Dieu. Mais Dieu s'adresse au croyant, reconnaissant l'Esprit comme vie et comme réalisant la vie de Christ en lui, et Il dit : « Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous » (Rom. 8, 9).

Cette nature nouvelle ne s'amalgame jamais avec la chair ; chacune des deux natures a son caractère distinctif. « Ce qui est né de la chair est chair ; et ce qui est

né de l'Esprit est esprit» [Jean 3, 6], c'est-à-dire que ce qui est né de l'Esprit tire sa nature de l'Esprit de Dieu qui vivifie ou donne la vie ; la chair ne profite de rien [Jean 6, 63] (comp. Rom. 7, 25 ; 8, 5, 6 ; Gal. 5, 17 ; Phil. 3, 3).

Mais bien qu'il en soit ainsi, le chrétien n'a aucune excuse pour marcher selon la vieille nature ou pour en accomplir les œuvres en quelque manière que ce soit. Bien plutôt, nous voyons que Dieu donne la grâce et la puissance pour en vaincre les effets et la tenir pratiquement dans la mort où Il l'a placée, et où Il la voit Lui-même (Rom. 6, 11-14 ; 8, 12-15 ; Gal. 5, 1-6, 13-25).

Le cas de l'apôtre Paul lui-même est bien remarquable à ce point de vue, et montre clairement que la vieille nature, la chair, n'est jamais changée, ou ôtée, ou améliorée ici-bas chez le croyant, même par la plus haute réalisation de la place qu'il a en Christ. Même alors il est encore nécessaire que Dieu tienne la chair en échec et la mate, qu'Il aide au chrétien à la tenir à sa place pour ne pas lui céder. Paul avait été ravi jusqu'au troisième ciel et pouvait se glorifier d'être « un homme en Christ » (12, 2-10). Quand il revient ensuite à la conscience de sa vie ici-bas, la chair en Paul est si incorrigible, que Dieu est obligé de lui envoyer une écharde, un ange de Satan pour le souffleter, de crainte que le vieil homme ne soit exalté par l'excellence des révélations. La vieille nature de Paul était aussi incorrigible que celle de tout autre. Quand il revient à la conscience de son existence comme homme, il découvre que Dieu, en grâce, a envoyé le correctif nécessaire à ce qui eût été un obstacle à sa marche. Il avait pensé d'abord que cette écharde était quelque chose dont il devait chercher à être débarrassé, et il supplie trois fois le Seigneur qu'elle soit retirée ; mais quand il reconnaît que la grâce divine lui fournit de cette manière ce qui le garde dans le sentiment de sa faiblesse comme homme, afin que la puissance de Christ se déploie en lui sans entraves, il s'écrie : « Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la puissance du Christ demeure sur moi » ;... « car quand je suis faible, alors je suis fort » (2 Cor. 12, 8-10).

En résumé, Dieu n'ôte pas la vieille nature lorsqu'Il en donne une nouvelle ; Il ne travaille pas non plus à l'améliorer. Le chrétien porte avec lui deux natures aussi distinctes que possible l'une de l'autre : « Le vieil homme » qui est corrompu... et le « nouvel homme » créé selon Dieu, en justice et sainteté de la vérité (Éph. 4, 22-24). Mais Dieu nous voit « *en Christ* » (2 Cor. 5, 17-21).

Le nouvel homme — La vie éternelle

Récapitulons avant d'aller plus loin ce que nous avons appris dans nos précédentes méditations.

1° Nous avons vu d'abord l'absolue nécessité pour l'homme d'être « né de nouveau », s'il veut voir le royaume de Dieu ou y entrer. La nouvelle nature n'est pas une autre condition de la vieille nature, mais la communication d'une nature nouvelle qui diffère totalement de la première. Cette nouvelle nature est produite

par la Parole de Dieu appliquée à la conscience par la puissance de l'Esprit, mettant ainsi à nu le fond de la nature de l'homme né d'Adam et démontrant que cette nature est mauvaise, corrompue, incapable d'amélioration; l'âme, rejetée tout entière sur Jésus et croyant en Lui, a la vie éternelle. Ainsi celui qui croit reçoit Jésus comme sa vie, étant né de nouveau, sur le fondement de la rédemption par le sang de Christ.

2° La nouvelle naissance (la Parole de Dieu atteignant les sources et le principe même de la nature humaine) a amené l'âme à se juger et à se détester elle-même, en sorte qu'elle est jetée peut-être dans la plus grande angoisse avant de trouver la paix. Mais il fallait qu'elle passât par ce travail de vraie repentance qui accompagne la nouvelle naissance, apprenant ce qu'est la vieille nature aux yeux de Dieu.

3° La nouvelle nature est absolument distincte de l'ancienne, ne s'amalgame jamais avec elle, ne l'améliore jamais et ne la supprime jamais. Les deux natures demeurent dans le chrétien jusqu'à la fin, jusqu'à ce qu'il soit changé à la venue de Christ, ou jusqu'à la mort. Cependant il a le privilège de ne reconnaître désormais que la nouvelle nature comme étant *lui-même*; la vieille nature est seulement un ennemi qu'il faut vaincre.

Examinons maintenant de plus près cette vie éternelle que le chrétien possède en Christ. L'âme reste souvent dans un grand vague quant à ce qu'est cette vie éternelle. L'un croit que c'est la félicité éternelle, un autre pense que c'est le ciel après la mort, un autre qu'il s'agit d'un bonheur à venir. Mais *la vie éternelle, c'est simplement Christ. Il est la vie* de quiconque est né de nouveau.

Aux yeux de Dieu, l'homme — la race humaine tout entière — gisait moralement dans la mort; mais avant que le monde fût, Dieu s'était proposé en Lui-même de donner la vie éternelle (Tite 1, 2, 3). La révélation de ce secret n'avait été confiée à personne dans les temps anciens; il était trop glorieux pour Dieu pour être communiqué par une bouche humaine, même par celle d'un Moïse ou d'un David. Il était réservé au Fils de le révéler. Lui, le Fils, est la vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée dans le Fils de Son amour (1 Jean 1, 2; comp. 5, 19, 20; Jean 1, 4); Jésus descendit du ciel — Il devint homme sur la terre et déploya devant nous la puissance et la beauté de la vie éternelle, caractérisée par deux traits particuliers : la complète dépendance de Dieu, et la plus parfaite obéissance envers Dieu. Il était le pain de Dieu, descendu sur la terre pour donner la vie au monde [Jean 6, 33]; et Sa présence ici-bas mit en évidence qu'aucun des principes qui gouvernent le cœur de l'homme ne gouvernait le sien, de même qu'aucun des principes qui gouvernaient Son cœur, ne gouvernait celui de l'homme. Son amour était à l'étroit; — il ne trouva en retour que haine et que mépris; Il fut l'homme de douleurs sachant ce que c'est que la langueur [És. 53, 3]. Le grand amour de Dieu était comme enfermé dans le cœur de cet homme humble qui n'avait pas ici-bas un lieu où reposer Sa tête [Matt. 8, 20]. Il ne trouva aucun canal dans lequel Il pût faire couler cet amour, et ainsi Il fut à l'étroit jusqu'à ce qu'Il l'eût répandu

jusqu'à la mort ! La justice de Dieu réclamait que le premier homme prît fin devant Ses yeux, afin qu'Il eût, pour ainsi dire, la liberté de traiter la race humaine comme morte, comme ayant cessé d'exister moralement devant Lui. Le Seigneur Jésus vient et entre, comme victime, en puissance de grâce divine, dans cette scène de mort. Le monde était enseveli sous un linceul de jugement qu'aucun effort humain n'aurait pu soulever ou déchirer. Jésus descendit là ; le linceul du jugement enveloppa le Bien-aimé du Père. Il porta en Son corps, sur la croix, le jugement de Dieu sous lequel gisait la race du premier homme ; Il livra Son âme à la mort ; Il fut compté parmi les transgresseurs [És. 53, 12]. Puis Il se releva du sein des grosses eaux, après en avoir brisé la puissance et avoir établi la justice de Dieu ; Il rompit les liens qui L'enveloppaient, annulant la mort, rendant impuissant celui qui en était le prince, et Il sortit d'entre les morts, Lui le second Adam, dans la majesté de Sa résurrection, comme source et substance de la vie pour quiconque croit.

Il est le second Adam, le second homme. L'histoire du premier homme devant Dieu est terminée, sauf en ce qui concerne le jugement dans l'étang ardent de feu et de soufre. La foi croit cela et vit par la foi au Fils de Dieu. Le croyant sait qu'il a la vieille nature *en* lui, mais qu'aux yeux du juge le péché en la chair a été condamné en la personne de Christ (Rom. 8, 3 ; 6, 6-11). Sa vie est en Christ ressuscité d'entre les morts ; elle est cachée avec le Christ en Dieu (Rom. 5, 17 ; 6, 11 ; Col. 3, 3).

Combien nos âmes saisissent peu ces choses ! Combien souvent nous ressuscitons le vieil homme ! Les uns lui demandent encore des fruits ; d'autres lui donnent une place dans les expériences de leurs âmes, prêtant l'oreille à ses incroyables suggestions ; d'autres encore lui accordent une place dans leur religion, ramenant ainsi sur la scène l'homme que Dieu a ôté de devant Ses yeux pour jamais.

Quelle gloire pour nous de savoir qu'il n'y a *qu'un homme vivant* devant le Dieu vivant — un homme sur lequel le regard de Dieu peut se reposer avec une parfaite satisfaction ; — une vie qui remplit de sa beauté la sphère à laquelle elle appartient ! Et quel bonheur de savoir que Lui, l'homme Christ, le Fils de Dieu, est ma vie, Celui en qui je vis à jamais ! Cette vie que Dieu nous donne, n'est pas *en* nous ; Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est *dans Son Fils* (1 Jean 5, 11-13) ! Son Esprit, par lequel je suis né de nouveau, m'a communiqué la vie et m'a lié au Fils de Dieu pour toujours. Oh ! qu'Il nous donne l'œil du cœur qui Le contemple, qui Le contemple sans cesse, et qui se rassasie de Son excellence ; qu'Il nous donne de respirer l'atmosphère de Sa présence vivante, de puiser sans cesse à la source intarissable de Son amour ! Qu'Il nous enseigne à vivre de Sa vie ici-bas, pour nous élever ainsi au-dessus de ce monde où chaque souffle d'air est un souffle ennemi ; qu'Il nous garde purs au milieu du mal et nous fasse expérimenter la puissance de cette parole : « Christ vit en moi » (Gal. 2, 20 ; comp. l'épître aux Philippiens).

Vous dites peut-être : Je ne l'ai jamais expérimentée, je n'ai jamais senti son merveilleux pouvoir ; pourtant je vois que tout cela est vrai. Mais moi, j'ai ressuscité et reconnu le vieil homme ; j'ai cédé à ses avis, j'ai écouté ses incroyables suggestions ; j'ai cherché à lui faire dans ce monde mauvais une place, comme s'il pouvait servir Dieu ; j'ai obéi à ses convoitises, à son orgueil et à sa vanité, et je vois maintenant qu'aucun des mouvements de toute cette vie n'a jamais été reconnu devant Dieu. Comment puis-je boire à la source excellente de cette vie nouvelle ? Comment puis-je vivre dans sa puissance ?

Vous ne l'apprendrez pas en un instant, mais c'est par là que Dieu *commence*, dans Ses voies envers nous. Tous mes exercices d'âme et de conscience m'ont amené aux sentiments de cette chose glorieuse, la nouvelle création en Christ (2 Cor. 5, 17, 18). Mais c'est *là* qu'est mon point de départ des voies de Dieu envers moi comme chrétien. Quand mon âme a saisi cette position, je suis dans l'état dans lequel je devrais commencer à pousser des feuilles et à porter des fruits, à glorifier Christ dans mon corps ici-bas.

Maintenant la question est de savoir *si vous acceptez entièrement et complètement* la position que Dieu vous a faite, *si vous êtes décidé à n'avoir rien d'autre* que ce que vous avez de Dieu. La grande affaire, c'est *d'accepter*. On cherche à réprimer telle ou telle disposition, à renoncer à telle ou telle vanité, afin d'arriver à la conscience de cette vie. Mais si, une fois seulement, on *l'acceptait* et on la goûtait, on ferait l'expérience que les choses que recherche la vieille nature n'ont pas de place devant Dieu dans le ciel ; on commencerait à haïr et à redouter les choses qui nuisent à la joie de demeurer en Christ ou qui l'interrompent ; on ne demanderait rien à la scène de ce monde, mais on comprendrait qu'on est ici-bas pour jouir des dons de Dieu, des choses que le Saint Esprit verse dans les âmes des fidèles, pour qu'ils vivent ainsi de la vie de Celui qui les a délivrés du monde.

Beaucoup de chrétiens sont en défaut sur ce point. Ils se savent en Christ devant Dieu et s'étonnent de ne pas ressentir la joie de cette position. Mais considérez-les dans leur vie journalière, et vous les verrez s'occupant du vieil homme, l'entourant de ce qui plaît à ses yeux, cédant à ses désirs, nourrissant les dispositions qui émanent de sa nature, le retirant de la mort où Dieu l'a placé, et le faisant revivre. Comment alors s'étonner de ce qu'ils ne sont pas heureux en Christ ?

Il est bien important que chacun soit vrai envers lui-même par la grâce, ayant l'œil net et le regard fixé sur Christ, en l'acceptant comme Celui en qui nous avons la vie, car Christ est notre vie cachée en Dieu (Col. 3, 3 ; comp. 1 Jean 5, 9-13). Tout alors sera facile. Si vous avez goûté cette joie seulement pour un instant, si jamais vous en avez connu la douceur, vous vous élèverez au-dessus de vous-même et de tout ce qui détourne vos yeux de Lui ; vous redouterez ce qui pourrait vous distraire ou occuper votre cœur d'autre chose que de Jésus.

Que Dieu donne à Ses bien-aimés de connaître ces choses — de vivre, d'agir et de demeurer en Christ, de se nourrir de Sa mort qui les a séparés de tout ici-bas —

d'eux-mêmes en premier lieu ; de cette mort qui est leur délivrance et qui maintient dans l'âme qui s'en nourrit la séparation d'avec le monde, liant le cœur à Celui qui est mort, mais plutôt qui est ressuscité, et qui est entré dans la glorieuse et bienheureuse présence de Dieu.

Marchant par l'Esprit

Considérons maintenant la *puissance* de cette vie éternelle en Christ que possède le croyant, selon Jean 3, 36 ; 5, 24 ; 6, 40 ; etc.

Au chapitre 2 de l'épître aux Galates, nous trouvons le langage d'un homme qui a expérimentalement accepté cette part merveilleuse. L'apôtre écrit : « Je suis crucifié avec Christ ». Il accepte d'une manière positive par la foi, le fait qu'aux yeux de Dieu le pécheur Paul n'existe plus ! Son existence, quant à sa vie d'enfant d'Adam, s'est terminée à la croix de Christ. La justice de Dieu demande que toute la race du premier Adam qui s'était révolté contre Lui prenne fin judiciairement. Dieu ne pouvait tolérer que le péché dans la chair continuât ; et dans Son amour, Il s'est pourvu d'un sacrifice qui satisfait à toutes les exigences de Sa gloire. Par le don de Jésus, Il exprime cet amour sans mesure. « En la consommation des siècles » [Héb. 9, 26], Son propre Fils vient à nous ; Il vient se placer en grâce, à la croix, sous le jugement terrible que le premier homme avait attiré sur sa race ; Il en porte tout le poids ; Il en vide la coupe ; Il meurt et on Le couche dans le sépulcre. Alors la gloire du Père Le ressuscite ; Dieu Le glorifie, car Sa justice voulait que l'homme qui avait accompli une telle œuvre, prît place immédiatement sur Son trône. Dieu met fin ainsi judiciairement à la race tout entière du premier Adam. Jusque-là, Dieu n'avait jamais donné à l'homme sa place dans la mort, Il n'avait jamais prononcé sur lui cette sentence qui est : « mort dans ses fautes et dans ses péchés » [Éph. 2, 1]. Christ « est mort pour tous, tous donc sont morts » (2 Cor. 5, 14) ; la mort de Christ est la démonstration que tel était l'état de l'homme. C'est donc un privilège inexprimable de savoir que, comme enfant d'Adam, *je suis mort* ! Dieu ne me demande pas de devenir *meilleur* ; Il me dit que je suis *mort* ! Mais « je ne vis plus, moi ». « Plus moi?... » non : — ce « moi » coupable est rayé, rayé pour jamais, de la liste des vivants. « Mais Christ vit en moi » (Gal. 2, 20). Oui : aux yeux de Dieu, et pour la foi, Christ a mis fin à ce « moi » qui me tourmentait et qui accablait mon cœur par son iniquité ; et ayant accompli par Sa mort l'œuvre de la rédemption, Il ressuscite comme *la seule vie*, la vie de quiconque croit. « Et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi ». Voici donc ce que Dieu présente à la foi et ce qu'elle reçoit : Je vis par un objet, Christ : mes yeux sont fixés sur Lui qui est ma vie dans le ciel ; le Saint Esprit est venu, et Il habite dans mon corps (1 Cor. 6, 19), me liant à Christ et réalisant Sa vie au-dedans de moi ; en sorte que « je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi ».

Le Saint Esprit donc est la puissance de cette vie dont je vis ; par Lui d'abord, par l'eau de la Parole, l'âme naît de nouveau (Jean 3, 3-8) ; la Parole atteignant la conscience, rend la conscience *mauvaise* d'abord. Mais l'eau et le sang sortirent du côté percé d'un Christ mort (Jean 19, 34). Le sang purifie la conscience, et il la rend bonne (comp. Hébr. 9, 8-14 ; 10, 1-22 ; 1 Jean 1, 7 ; etc.). Ainsi le pécheur croyant a trouvé la vie par la mort de Celui qui, sur la croix, a porté le jugement de Dieu en Son corps, et qui ressuscité est devenu *sa vie*.

La présence du Saint Esprit réalise alors cette vie — Christ — dans le chrétien : « Si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché, mais l'Esprit est vie à cause de la justice », la justice pratique qui découle de là (Rom. 8, 10). Cette vie est, en résurrection, de l'autre côté de la mort et du jugement ; Christ ressuscité devient la vie dans laquelle nous nous réjouissons et de laquelle nous vivons devant Dieu.

Or il y a dans l'Écriture un principe que nous ne connaissons que bien faiblement, et c'est « *marcher par l'Esprit* ». Nous lisons : « Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez point la convoitise de la chair » (Gal. 5, 16) ; et « afin que la juste exigence de la loi fût accomplie en nous, qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit » (Rom. 8, 4, etc.).

Si nous devons définir le caractère d'un homme qui vit ainsi par l'Esprit, nous dirions de lui qu'il a les yeux fixés sur Christ. Il a compris que Christ est sa vie et qu'il est uni à Lui par le Saint Esprit. Quand le Saint Esprit n'est pas contristé, Il maintient l'âme dans une communion ininterrompue avec Christ qui est la vie ; le chrétien marche ainsi par l'Esprit en dehors de la chair ainsi que des pensées et des affections de la chair. La contemplation de Jésus — Son humilité, Sa douceur, Sa débonnairété, Sa grâce, Sa sainteté au milieu du mal, la tendresse de Son cœur aimant, l'absence chez Lui de tout égoïsme — toutes les grâces et toutes les perfections de Christ occupent alors l'âme, qui se prosterne et adore à la pensée que *Lui est sa vie* ! Absorbée par Lui, elle vit délivrée d'elle-même dans la vie d'un autre, par l'Esprit. Elle marche par l'Esprit, et aucune trace de la vieille nature n'apparaît ; non que cette vieille nature soit ôtée ou améliorée, car elle demeure toujours la même ; mais elle est tenue dans le silence de la mort où Dieu l'a placée, et l'Esprit porte Son fruit.

Ce résultat ne s'obtient pas au moyen d'efforts tentés pour mettre la chair à l'ordre et pour remporter sur elle une victoire qui servirait uniquement à lui rendre de l'importance en la reconnaissant ; non, cette œuvre est produite par la contemplation de Christ et l'attachement du cœur à Lui qui est ma vie, absolument en dehors de moi. Ainsi la chair est tenue à sa vraie place — *comme crucifiée* — dans la mort, non pas améliorée.

Hélas ! que de fois le chrétien cherche à excuser ses manquements par le fait qu'il a en lui une nature perverse ! Que de fois il accorde encore dans sa vie une place à deux natures, tandis que *pratiquement* il ne devrait en avoir qu'une seule.

Étienne, dans le chapitre 7 des Actes, nous fournit l'exemple d'un homme marchant par l'Esprit. — Au chapitre 1, les disciples regardaient Jésus montant au ciel, jusqu'à ce qu'une nuée Le reçut et Le déroba à leurs yeux. Quelques jours plus tard, à la Pentecôte, le Saint Esprit descendit et établit Sa demeure dans les disciples et dans l'Assemblée. L'un d'entre eux, au chapitre 7, se présente à nous « plein de l'Esprit Saint, et ayant les yeux attachés sur le ciel », voyant la gloire de Dieu « et Jésus debout à la droite de Dieu » (v. 55). C'est un homme qui vit et qui marche par l'Esprit ; ses yeux sont fixés sur Jésus ; et il devient Son témoin (v. 50). Par là il provoque l'inimitié du monde, et le peuple le lapide : mais Étienne est si complètement au-dessus de cette haine sanguinaire dont il est l'objet, il est si plein de Christ qui est sa vie dans le ciel, qu'il vit déjà de la vie du ciel autant que s'il y avait pris place entièrement. Il dépense ses derniers moments ici-bas pour Christ, n'éprouvant pour lui-même ni anxiété ni crainte. Il est « livré à la mort pour l'amour de Jésus », et « la vie de Jésus » est manifestée dans son corps (2 Cor. 4, 10). Par la puissance de cette vie, le vieil homme, avec ses passions et ses convoitises, est si complètement subjugué qu'il n'apparaît pas plus que s'il n'existait plus du tout.

Beaucoup d'âmes sincères, sentant que la vieille nature doit être mise à sa place aux yeux de Dieu comme aux yeux des hommes, cherchent à la brider et à la dompter par leur propre force. De longues vies s'écoulent ainsi. On prie peut-être : on mène deuil sur une nature qui tourmente et brise le cœur, cherchant avec ardeur, mais en vain, à mettre un frein à son activité : mais on n'a pas saisi la seule puissance capable de la dominer. Comme quelqu'un l'a dit : « La chair veut être l'objet d'une certaine considération ; elle n'aime pas à être traitée comme vile et incapable d'aucun bien, elle se refuse à être exclue et condamnée à l'impuissance, *non par des efforts* pour la subjuguier qui lui rendent toute son importance, mais par une œuvre qui l'a abandonnée à sa propre impuissance et qui a prononcé sur elle qui ne sait que pécher, une sentence absolue de mort et de condamnation ». Si la chair agit, elle ne fait jamais que le mal ; sa place est dans la *mort* — non pas d'être *améliorée*. Nous avons à la fois le droit et le pouvoir de la « tenir » comme telle, parce que Christ est mort et que nous vivons en Lui de Sa vie de résurrection ; « Lui-même est devenu notre vie » (Rom. 6 ; 8, 12-14 ; Gal. 5 ; Phil. 3). L'âme doit plutôt se détourner de la contemplation de cette chose haïssable, la chair, et fixer son regard sur Christ ; et l'office du Saint Esprit est de nous garder ainsi en communion avec Lui, occupant nos pensées de Jésus et remplissant nos cœurs de Sa personne. Là où Il n'est pas contristé, les intérêts, les préoccupations, les pensées et les desseins du chrétien deviennent ceux de Christ, qui est sa vie ; et l'effet de la grâce versée dans le cœur par l'Esprit, est que la chair subjuguée est tenue à sa place, tenue pour rien ; ses convoitises et ses désirs sont réprimés, ils sont pratiquement mortifiés, et l'âme en paix et heureuse vit et marche pratiquement par l'Esprit ; les membres sont mortifiés, non par des efforts propres, mais par la puissance des choses qui sont en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu (Col. 3). « Par l'Esprit » nous faisons mourir « les actions du corps » (Rom. 8, 13) ; et au lieu de

n'être jamais occupé que du combat entre les deux natures, la chair convoitant « contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair », le chrétien marche par l'Esprit, n'accomplissant en aucune façon les convoitises de la chair (Gal. 5 ; Phil. 3). Les tristes « œuvres de la chair » sont remplacées par le fruit de l'Esprit : « l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance », résultats naturels de la vie de Christ, contre lesquels il n'y a pas de loi.

« Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi par l'Esprit » (Gal. 5, 25) ; cette exhortation est fondée sur le fait que l'Esprit est notre vie en nous liant à Christ. « Or ceux qui sont du Christ *ont crucifié* la chair avec les passions et les convoitises » (Gal. 5, 24). La chair *est crucifiée* et la foi agit en vertu de cette délivrance et de ce privilège merveilleux, nous faisant « marcher par l'Esprit » qui est la puissance de cette vie éternelle.

Que le Seigneur accorde aux siens de comprendre ces choses et de les pratiquer pour l'amour de Son nom !

« Dans la lumière » — Confession

Il nous reste maintenant à voir quelles sont, pour l'homme nouveau, la sphère et la mesure de sa marche ; Dieu veuille que nous le saisissons.

Le jugement qui frappa sur la croix le Bien-aimé du Père, déchira le voile qui cachait Dieu et tenait le pécheur loin de Lui. Le même coup, qui manifestait et exprimait en même temps l'amour et la justice de Dieu, ôta pour toujours les péchés et l'état de péché qui excluait l'homme de la présence de Dieu : dès lors le croyant, ayant la vie éternelle en Christ, se trouve introduit devant Dieu dans la lumière !

La sphère de la marche du chrétien est donc *la présence de Dieu dans la lumière* ; Dieu l'a lavé et l'a réengendré pour cette sphère, et maintenant la mesure de sa marche est ce qui convient à la *lumière, au-dedans du voile*. Tout ce qui n'est pas en accord avec la présence de Dieu dans la lumière est jugé comme étant « du vieil homme ». « L'homme nouveau » jouit ainsi en liberté de la communion avec Dieu. Il était « autrefois ténèbres » ; maintenant il est « lumière dans le Seigneur », et Dieu l'exhorte à « marcher comme un enfant de lumière » [Éph. 5, 8]. La lumière manifeste tout ce qui n'est pas de Dieu dans ses voies.

Quelle merveilleuse position que celle du chrétien ! Quel bonheur pour l'homme nouveau que Dieu l'ait faite aussi élevée ! — Appelée à vivre en communion avec le Père et avec Son Fils Jésus Christ [1 Jean 1, 3], comment cette communion pourrait-elle exister autrement que dans la puissance de la vie éternelle ? La communion est le privilège et la réalisation de la vie éternelle. Le chrétien ne peut pas vivre dans une autre sphère ; il ne peut pas avoir une autre mesure. La vie qu'il possède en Christ, l'introduit en la présence de Dieu dans la lumière ; cette lumière ne le juge pas comme si Dieu mettait en question son droit à s'y trouver, car plus la lumière

est brillante, plus ce droit est clairement établi. Mais la lumière l'amène à se juger lui-même en tout ce qui ne s'accorde pas avec elle. Quand la chair est à l'œuvre d'une manière ou d'une autre (même si l'action est purement intérieure), s'il y a la moindre chose au sujet de laquelle la conscience devrait être exercée, l'âme ne peut pas jouir de la communion avec Dieu, l'effet de la lumière étant de mettre la conscience en activité. Mais quand la conscience n'a rien sur elle qui ne soit déjà jugé dans la lumière, l'homme nouveau est en activité relativement à Dieu.

L'existence de la vieille nature ne rend jamais la conscience mauvaise en la présence de Dieu ; mais dès qu'elle entre en activité d'une manière ou d'une autre, la conscience devient souillée ; l'âme sent qu'un nuage intercepte la lumière et elle perd la jouissance de la communion.

Dans cet état toutefois, elle rencontre encore les soins de Dieu ; Il a pourvu à ce qu'exigeait ce qui est rendu manifeste en Sa présence lorsque nous avons failli dans notre marche comme chrétiens ; elle rencontre l'intercession de Christ qui fait fléchir le cœur et l'amène au jugement de lui-même et à la confession de ses péchés.

Comme un homme qui aurait sali et déchiré ses vêtements, se hâterait instinctivement, en entrant dans une salle bien éclairée, de réparer le désordre de sa toilette, ainsi l'âme, quand elle entre dans la lumière, découvre tout ce qui n'est pas en accord avec elle et qui fait tache, et se sent forcée de confesser la plus petite souillure ; car « ce qui manifeste tout, c'est la lumière » ; et Dieu « est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1, 9).

Quand nous cédon, hélas ! à la nature mauvaise, quand nous lui permettons d'apparaître sous la forme de « péchés », la conscience est souillée et troublée, l'Esprit contristé, et plus la conscience est délicate, plus l'âme est malheureuse. Mais comment ce travail du cœur et de la conscience devant Dieu au sujet du péché est-il produit ? Par *l'intercession de Christ* qui a été en exercice pour moi. Ce n'est pas parce que je me suis repenti du péché et que je me suis jugé moi-même, que Christ a intercédé pour moi, mais parce que j'ai péché et qu'il fallait que mon cœur fût amené à s'humilier devant le Seigneur à cause du péché. Une personne vivante, le Seigneur Jésus, agit sur mon cœur et sur ma conscience par Sa Parole et Son Esprit, me fait sentir le péché, et fléchit mon cœur en l'amenant à la confession devant Celui qui « est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » [1 Jean 1, 9]. Il est écrit : « Si quelqu'un a péché » — non pas : Si quelqu'un s'est repenti de son péché — « nous avons un avocat auprès du Père » (1 Jean 2, 1). Il pardonne le péché et purifie le cœur ; Il délivre l'âme de la peine du péché et la ramène à la jouissance de la communion.

La véritable confession est une œuvre profonde et douloureuse dans l'âme. Elle n'a pas seulement affaire avec le péché du moment, mais avec la racine du mal qui, pour n'avoir pas été jugée, a produit le péché. Nous trouvons au chapitre 21 de l'évangile de Jean, un exemple de l'intercession de Christ et de la manière dont Il agit en faveur de Pierre, qui avait besoin d'être amené à sentir son péché et à se

connaître lui-même autrement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Pierre avait « pleuré amèrement » [Matt. 26, 75] sur son péché, le péché d'avoir renié Christ ; mais les racines du mal n'étaient pas atteintes chez lui, et pouvaient se faire jour de nouveau. Le Seigneur s'occupe de lui et l'enseigne, ne lui reprochant pas son péché, et n'en faisant pas même mention : « M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ? » As-tu toujours cette présomptueuse confiance en toi-même ? Il s'était vanté que si tous abandonnaient leur Maître, lui, demeurerait fidèle (Matt. 26, 33-35). Le Seigneur ne regarda pas aux effets, mais à la source du péché ; Il la découvrit et l'exposa devant le cœur et la conscience de Pierre. La racine du mal fut ainsi atteinte, jugée et détruite. Quel bonheur de savoir que le Seigneur, qui nous aime parfaitement, est beaucoup trop fidèle dans Ses soins envers nous, pour nous épargner une leçon nécessaire. Il ne nous charge de rien, Il ne nous impute rien, mais Il ne laisse rien inaperçu. S'Il permettait le péché ou ne s'en inquiétait pas, Il ne serait pas amour, Il ne serait pas Dieu. Le cœur L'adore en contemplant Ses voies. Mais combien peu nous savons en profiter. Nous verrons un jour combien Il a été fidèle dans Ses soins pour nous, combien les âmes exercées qui ont prêté l'oreille à Sa voix en ont retiré de profit, et quelle perte ont faite celles qui, insouciantes, ne L'ont pas écouté.

Quelle position glorieuse, quelle vocation merveilleuse que celle du chrétien ! Il marche par l'Esprit en dehors de tout ce qui est de la chair et du « moi », en Christ ; il vit de la vie de Christ ; sa sphère, sphère inaccessible aux souillures du péché et à l'esprit du monde, est la lumière de la présence de Dieu. Son cœur et son âme sont à découvert devant Dieu ; car quel motif aurait-il de rien cacher à Dieu, si même il le pouvait ? Dieu est sa ressource contre tout ce qui est mauvais au-dedans. La « lumière » est l'armure de son âme. Il apprend à être sévère pour lui-même et à rejeter tout ce qui n'est pas de Dieu ; et marchant ainsi dans la joie d'une communion non interrompue avec Lui, il a la conscience de Lui plaire (comparez Hébr. 11, 5, 6 ; Jean 14, 22-24). Il ne regarde pas au-dedans de lui, pour y chercher des fruits ; il regarde en dehors de lui, en haut, vers Christ. Christ est toujours, partout, devant ses yeux : Christ est sa vie. Les choses extérieures sont vues sous leur vrai jour. La chair est mise à découvert et jugée dans sa racine, alors même que ses fruits ne la trahissent pas ; elle est connue pour ce qu'elle vaut et elle est rejetée comme le plus puissant obstacle à la joie de la communion avec Dieu. L'âme croît dans la présence de Dieu, non pas en se contemplant, elle et ses progrès, mais en étant tout entière tournée vers Christ, comme n'ayant pas encore atteint le but, mais courant vers Lui, vers le prix de l'appel céleste de Dieu en Jésus Christ : elle est transformée en la même image de gloire en gloire par la puissance de l'Esprit (voyez Phil. 3 ; 2 Cor. 3, 18).

Bien-aimé lecteur chrétien, nous avons reçu de Dieu une vie qui nous lie au ciel *maintenant*, mais qui doit être manifestée ici-bas sur la terre, pendant que nous y sommes. Nous avons des membres à mortifier, car notre vie est cachée avec Christ en Dieu, et ce qui est sur la terre, ce sont seulement des « membres » ; la « vie » est en haut (Col. 3). C'est une vie divine, formée en nous par le *dépouillement* de nous-

mêmes, dans le reniement d'un moi dans lequel il n'y a point de bien et que nous ne reconnaissons plus. Les mouvements de cette vie et ses voies ne sont jamais que ce qui plaît à Dieu et qu'Il approuve. La vie de Jésus ici-bas fut une vie de dépendance parfaite, d'entière et continuelle obéissance ; Sa volonté était soumise à celle de Son Père : « Que ta volonté soit faite et non la mienne » [Luc 22, 42]. Il est notre vie ; — « Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui » (1 Cor. 6, 17). Ses paroles nous disent ce qu'Il était quand Il était ici-bas dans ce monde ; Il était ce qu'elles disaient (Jean 8, 25). Nous vivons par elles ; et ce sont elles qui nous forment et nous façonnent à Son image. Quand nous ne sommes pas formés par elles, *le courant de la vie divine est arrêté*, et nous cessons de croître en Christ, et à Son image.

Que le Seigneur nous accorde d'avancer de jour en jour, croissant dans Sa grâce et dans Sa connaissance [2 Pier. 3, 18], afin que la vie qui est en nous remonte vers sa source dans la clarté de la face du Père, là où Il est, jusqu'au jour où nous serons, corps, âme et esprit, rendus conformes à Christ, semblables à Lui, Le voyant comme Il est, et étant pour toujours avec Lui (Phil. 3, 20, 21 ; 1 Thess. 5, 23, 24 ; 4, 16-18 ; Jean 17, 24 ; 1 Jean 3, 2). Amen !